

Qu'est-ce que la critique en Sciences du Management ? Que pourrait-elle être ?

Florence Allard-Poesi, Thomas Loilier

► **To cite this version:**

Florence Allard-Poesi, Thomas Loilier. Qu'est-ce que la critique en Sciences du Management ? Que pourrait-elle être ?. Economies

Sociétés, 2009, pp.1975-1999. hal-00738076

HAL Id: hal-00738076

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00738076>

Submitted on 3 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qu'est-ce que la critique en Sciences du Management ?

Que pourrait-elle être ?

Florence Allard-Poesi
Institut de Recherche en Gestion
Université Paris-Est

& Thomas Loilier
NIMEC
IAE de Caen Basse-Normandie

Introduction au numéro de la Série « Etudes Critiques en Management », *Économies & Sociétés*, décembre 2009, pp. 1975-1999.

Résumé :

D'inspirations théoriques diverses, les recherches critiques en management se rejoignent dans une interrogation quant aux rapports qu'entretiennent les pratiques, les techniques, les discours du management et les connaissances produites sur/pour celui-ci, avec la société. C'est autour de ce questionnement et de l'orientation particulière qu'elle induit en regard des objets que nous étudions, que nous entendons définir la recherche critique en management et inviter au dialogue au sein de cette série. Cette introduction examine des débats récents ayant animé la recherche en management. Elle souligne une convergence de ces travaux autour d'enjeux méthodologiques et théoriques, et, plus profondément, autour de questions portant sur le rôle du chercheur au sein de la société.

Abstract:

Although their relying on diverse theoretical frameworks, critical research in management agree to problematize the relationships between management practices, techniques, discourses

and knowledge elaborated on and for management, with society. It is around these questions and the particular approach on our research objects they imply that we define what we mean by critical research in management. We analyze recent debates in Critical Management Research and show that critical studies converge around methodological and theoretical issues and more importantly, that they all question the researcher's role in society.

La série KC « Études Critiques en Management » a pour objectif de stimuler et de croiser les regards critiques sur les pratiques de management et de gestion. Elle se veut un lieu d'échanges et de débats entre les différentes disciplines de gestion et des sciences sociales, attendu que ces croisements sont susceptibles tant d'élargir leurs perspectives respectives que de faire émerger de nouvelles approches, pistes de réflexion et suggestions pour les pratiques de gestion. Ce numéro inaugural est le résultat d'un appel à contributions auprès de collègues de différentes disciplines de la gestion autour de ce qu'est et pourrait être la recherche critique dans leurs champs respectifs. Les articles retenus ont fait l'objet d'une évaluation en double aveugle, l'une par un spécialiste des approches critiques, l'autre par un 'candide' reconnu pour ses compétences dans le champ.

En dehors de la finance et de la logistique, ce que nous ne pouvons que regretter, les différentes disciplines de la gestion sont représentées au travers de contributions qui témoignent de la continuité et de la vivacité de la pensée critique en management. La confrontation de ces différentes contributions montre également la diversité des référentiels critiques mobilisés, et ce, aussi bien au plan théorique qu'au plan des objets sur lesquels la recherche porte son attention. Dépassant ces différences, les recherches critiques en management se rejoignent toutefois dans une interrogation quant aux rapports qu'entretiennent les pratiques, les techniques, les discours du management et les connaissances produites sur/pour celui-ci, avec la société.

C'est d'ailleurs autour de ce questionnement et de l'orientation particulière, suspicieuse diraient certains, qu'elle induit en regard des objets que nous étudions, que nous souhaitons définir la critique en sciences du management. Nous n'assimilons donc pas ici, quand bien même nous tenons compte de son héritage, la recherche critique à la théorie critique issue de l'École de Frankfort. Un tel choix nous fait certes courir le risque de dissolution et donc d'amointrissement d'un projet dont l'ambition originelle est bien de transformer la société.

D'autres pourraient également reprocher à cette conception ouverte le simple reflet d'un label Marketing [Alvesson M. (1995)], qui, en dehors de la carrière de ceux qui s'en revendiquent, ne fait pas avancer grand-chose. Nous faisons cependant le pari qu'une telle ouverture n'est pas dénuée de vertu. La confrontation de différentes conceptions de la critique est susceptible, selon nous, de nourrir les débats, au détour desquels pourront émerger quelques avancées et points de convergence. L'objet de cette introduction est d'en esquisser la démonstration.

Qu'est-ce que la critique en sciences de gestion ? Qu'entend-t-on par perspective critique ? Les différentes disciplines de la gestion, mues par le souhait d'atteindre le statut de sciences, ont toujours été animées par une attitude réflexive, qui a d'ailleurs pour partie contribué à leurs succès (Partie 1). La critique dont il est question ici se démarque cependant de cette 'introspection bénigne' à laquelle Isabelle Huault et Véronique Perret [(ce numéro)] réfèrent. Il ne s'agit en effet plus (seulement) d'améliorer les méthodes d'enquête, de préciser plus avant les théories en vigueur et leurs domaines de validité, mais, en s'inspirant de différents courants de pensée émanant d'autres disciplines des sciences sociales, d'interroger les pratiques de gestion, les connaissances produites et les pratiques scientifiques elles-mêmes sous l'angle de leurs origines et de leurs effets sur la société.

Au travers de la critique donc, c'est le regard que nous portons sur nos objets et nos activités qui se trouve modifié (Partie 2). D'aucuns n'ont d'ailleurs pas hésité à voir derrière ce questionnement l'expression d'un véritable projet critique [Fournier V. et Grey C. (2000) ; Adler P. et *al.* (2008)]. Un examen plus attentif de ses termes montre cependant qu'ils sont loin de faire l'unanimité (Partie 3). Pour autant, les débats suscités semblent avoir permis une convergence autour d'enjeux critiques pour la recherche en sciences de gestion, enjeux dont les différents articles composant ce numéro témoignent amplement.

1. Les Sciences du Management ont toujours été critiques

1. 1. Critique méthodique

En s'inscrivant à la croisée des sciences économiques, sociales et de l'ingénieur, les différentes disciplines de gestion ont toujours été animées par une orientation réflexive, et, par là, critique. L'activité scientifique suppose en effet d'apprécier l'état des connaissances sur un domaine, d'en relever les manques ou insuffisances éventuelles, appréciation qui justifiera une recherche. Ce trope, ce tour sur soi, nourrit continûment l'évolution des connaissances en management. Françoise Dany [(ce numéro)] le souligne, l'absence de lien convaincant entre pratiques des ressources humaines et performance, le caractère peu cumulatif des résultats obtenus liés à la diversité des indicateurs utilisés, ont conduit les chercheurs en ressources humaines à travailler leurs outils conceptuels et méthodologiques : introduction de variables médiatrices et modératrices, accroissement du nombre de variables considérées, redéfinition des construits étudiés.

La critique propre à l'activité scientifique ne se marque certes pas toujours par une telle compulsion méthodique. Elle peut prendre pour cible les modèles théoriques du champ. Le panorama proposé par Isabelle Huault et Véronique Perret [(ce numéro)] montre ainsi que le champ du management stratégique a été scandé par de nombreux débats autour de la nature même des processus stratégiques, débats opposant, à grands traits, les tenants d'une approche rationnelle, linéaire et délibérée de la stratégie aux défenseurs d'une conception 'post-rationnelle' ; un label commode pour désigner une multitude d'approches se construisant et se légitimant elles-mêmes par opposition les unes aux autres. De manière très similaire, Jérémy Morales et Samuel Sponem [(ce numéro)] remarquent que les approches contingentes d'un côté et behavioristes de l'autre, ont constitué des réponses au caractère désincarné et peu actionnable des théories économiques qui jusque là prévalaient dans la recherche en contrôle

de gestion. C'est également à l'encontre d'une vision technico-économique des nouvelles technologiques de l'information et de la communication que se sont développées, Frantz Rowe [(ce numéro)] le rappelle, les approches néo-institutionnelles et interprétatives des systèmes d'information.

La critique peut enfin se porter sur les techniques et pratiques de gestion que l'activité scientifique permet de 'construire'. Gilles Marion [(ce numéro)] souligne ainsi que le champ du marketing a été précocement marqué par une orientation normative dans laquelle les chercheurs consultants vont s'efforcer d'étudier puis de codifier les savoirs des praticiens, de répondre avec ou pour eux aux problèmes successifs qu'ils rencontrent : écouler les produits, créer et distribuer de la valeur afin de satisfaire les consommateurs puis les organisations, 'co-crée' de la valeur enfin.

Si cette activité 'auto-critique' signe la démarche scientifique des différentes disciplines, elle est souvent mue, les analyses de Françoise Dany et de Gilles Marion en témoignent, par une volonté d'améliorer l'efficacité et l'efficience des pratiques managériales, pour, *in fine*, accroître la performance de l'entreprise. Les modèles scientifiques élaborés doivent aider à cerner les facteurs qui y contribuent, facteurs qui, maîtrisés, permettront son amélioration ; les recherches doivent, à tout le moins, répondre aux problématiques des entreprises.

1.2. Le management, effet critique

En ce qu'elle promet une efficacité et une efficience toujours plus grande, cette orientation réflexive des sciences du management, a contribué à son succès. Cantonnés tout d'abord aux secteurs concurrentiels, les outils et techniques du management vont inexorablement étendre leurs domaines d'application : les secteurs réglementés dès les années 60 [Knights D. et Morgan G. (1995)], l'État, les collectivités territoriales, les universités au travers du New Public Management dans les années 1980 [Brunsson N. et Sahlin-Andersson K. (2000)], nos

vies privées [Hancock P. et Tyler M. (à paraître)], se trouvent tour à tour séduits par le chant des sirènes du management.

Cette extension des outils et des méthodes du management à des sphères jusqu'ici épargnées n'est pas sans effet sur les champs qu'ils affectent bien sûr, mais également sur les dispositifs de gestion eux-mêmes : les outils, techniques et pratiques gagnent en précision et granularité de sorte qu'ils s'insèrent plus profondément dans les différentes sphères de nos vies. Les dispositifs de surveillance et de contrôle du comportement que décrivait Michel Foucault [(1975)] sont aujourd'hui capables d'enregistrer et de suivre la plupart de nos actes à mesure des progrès des technologies de l'information et de la communication.

Parallèlement et sous ces mêmes influences, des sphères jusqu'ici gérées de manière distinctes se trouvent reliées plus fortement les unes aux autres. Les progiciels de gestion lient et intègrent des informations relatives aux différents flux matériels et immatériels de l'activité productive [Quattrone P. et Hopper T. (2005)], et ce, en dépassant les frontières de l'entreprise ; le Balance ScoreCard promet de relier les différents processus de l'organisation à la valeur créée pour le client, puis à celle de l'actionnaire ; les compétences acquises à l'école se conçoivent comme des pré-requis pour l'enseignement supérieur, devant lui-même concevoir ses programmes en fonction de référentiel de compétences et de métier (ie. le référentiel ROME). En s'insérant plus profondément et en s'étendant toujours plus loin dans les sphères de la vie sociale, les méthodes de management ont permis l'avènement de cette société de contrôle qu'évoquait Gilles Deleuze [(1990)] : une société dans laquelle les différents milieux que sont la famille, l'école, l'entreprise, sont liés les uns aux autres et dans lesquels les comportements des individus ne sont plus réglés par des standards ou des normes à atteindre mais par une perpétuelle instabilité, une modulation permanente, qui fait intervenir comme mesure de toute chose des pourcentages (des résultats à atteindre, des résultats atteints).

Cet enchaînement et cette granularité des outils et des pratiques de management induisent une complexité plus grande à mesure des liens qui se tissent entre domaines, objets, dimensions, qualités ; complexité, qui, Frantz Rowe [(ce numéro)] le souligne dans le domaine des systèmes d'information, produit des effets d'ensemble et, pour une bonne part, nous échappe. La surprise des spécialistes face à la vitesse de propagation de la crise financière l'illustre bien.

Il serait cependant vain, selon nous, de réduire la critique à la dénonciation *a posteriori* de ces effets d'ensemble les plus spectaculaires, les plus 'critiques'. Parce que si l'on souhaite y remédier, il faut en comprendre la mécanique, et donc appréhender l'enchaînement des conduites que les outils et dispositifs induisent, autrement dit se saisir (enfin ?) du caractère 'socialement construit' du monde 'organisé' dans lequel nous vivons. Tantôt surpris par ces effets sociétaux, tantôt déçus par le peu de résultats obtenus par les outils et méthodes du management, les chercheurs en management en ont appelé à des notions et des modèles d'autres disciplines des sciences sociales, en particulier la sociologie, inaugurant ainsi une critique de nature différente de celle qui jusqu'ici prévalait.

2. Élargissement, historicité, stratification : Nouveaux regards critiques

2. 1. Influences

Les disciplines du management ont précocement eu recours à des notions qui leur étaient étrangères : le contexte, les biais cognitifs, les phénomènes politiques, l'environnement [voir Morales J. et Sponem S. (ce numéro)] promettaient de mieux saisir la relative efficacité/inefficacité de certaines pratiques et outils de gestion. Ces emprunts se sont accompagnés de l'adoption de modèles issus de la sociologie (Gouldner, Selznick, Weber), la psychologie (Skinner, Argyris), la psychanalyse (Jaques, Kets de Vries), emprunt d'autant

plus aisés que certains chercheurs issus de ces disciplines avaient parallèlement investi le champ des organisations [Rose N. (1999)]. Dans les années 1980, la démographie des *Business Schools* en Angleterre, défavorable aux gestionnaires, constituera une opportunité pour ‘incorporer’ et institutionnaliser cet import. Nombre d’enseignants-chercheurs de formation en sociologie obtiennent des postes en management dans les écoles et départements de gestion des universités [voir Starkey K. (2005) ; Fournier V. et Grey C. (2000)].

Le développement de la *Labor Process Theory*, d’inspiration marxiste, marquera cette entrée des sociologues anglais dans le champ du management. Très précocement cependant, les sciences du management bénéficieront également de l’influence d’autres approches et auteurs issus notamment de la philosophie : Foucault en comptabilité, en contrôle de gestion [Hopwood A. (1987)], en management des ressources humaines [Townley B. (1993)], en management stratégique [Knights D. et Morgan G. (1991)], Habermas en système d’information [voir Rowe (ce numéro)] et en management stratégique [Shrivastava P. (1986)], Derrida en théorie des organisations [Cooper R. (1989)], la série d’articles consacrées par Burrell et Cooper entre 1988 et 1994 à ces auteurs ‘marquant’ en quelque sorte cette intronisation.

D’aucuns ont vu dans ces incursions des sources potentielles de rupture épistémologique d’avec les courants post-positivistes et interprétatifs et d’inauguration d’approches alternatives comme le poststructuralisme ou le postmodernisme [Alvesson M. et Deetz S. (2000)] ; d’autres une opportunité pour politiser un champ dans lequel l’apparente neutralité des méthodes, discours et connaissances produites masqueraient des finalités essentiellement managériales [voir Dany F. (ce numéro)] aux effets sociaux, économiques et écologiques dévastateurs [Shrivastava P. (1986)].

Très tôt cependant, ces dimensions épistémologiques et politiques ont fait débat : entre défenseurs d’une conception matérialiste, suivant là l’influence marxiste et ceux d’un

constructionnisme radical, suivant là l'influence postmoderne [Allard-Poesi F. et Perret V. (2002) ; entre 'radicaux' et 'réformistes' [Dany F. (ce numéro)]. Au détour de ces tiraillements et controverses, apparaissent toutefois de nouveaux objets et niveaux d'analyse, de sorte que la compréhension de la 'construction sociale' à laquelle participent pleinement les sciences du management, se trouve profondément enrichie. Ce sont ces nouveaux regards que nous voudrions qualifier. Car nos théories sont bien des manières de voir le réel, de diriger le regard, dont l'enjeu n'est peut-être pas tant de dire le vrai que de produire des compréhensions utiles dans le contexte de l'expérience [Alvesson M. et Deetz S. (2000) p. 38].

2.2. Histoire, structures sociales, idéologie

Les travaux de Marx ont été une source d'inspiration féconde pour les théoriciens critiques en management [Adler P. et *al.* (2008)]. Les dispositifs de gestion sont alors lus comme des conséquences et des moyens par lesquels les rapports de force à l'œuvre entre classes sont maintenus et véhiculés. L'organisation du travail, par exemple, pallie l'incomplétude des contrats entre patrons et salariés, et, au travers de leur individualisation, maintient ces derniers en situation de subordination. Le marché et la concurrence participent de cette destruction des solidarités et des rapports de domination en opposant les salariés entre eux. Les modalités de gouvernement des entreprises enfin, véhiculent et reproduisent ces structures de classe et l'inégale répartition de la valeur créée qui en est le corollaire.

Plus que les notions de classes et d'intérêts, cette lecture introduit une profondeur historique et une hauteur de vue qui faisaient défaut aux sciences du management. Pour les défenseurs de cette approche en effet, la concentration actuelle du capital, les destructions de l'environnement, les cycles d'expansion et de récession ou encore la globalisation, sont autant de signe de la validité (prédictive) des analyses de Marx (et ce, quand bien même ce dernier

prévoyait plus une dégénérescence du capitalisme que les formes plus coopératives et douces que revêtent les modalités de ‘domination’ actuelles).

Avec l’École de Frankfort, ce sont les dimensions idéologiques et subjectives des rapports de domination, et le rôle des connaissances scientifiques en leur sein, qui sont particulièrement soulignées. Horkheimer et Adorno [(1972)] considèrent ainsi que derrière une apparente neutralité, les sciences sociales positivistes et post-positivistes véhiculent et légitiment les modalités technocratiques du management existantes en les faisant apparaître comme ‘naturelles’ parce que ‘rationnelles’. Cette idéologie, qui fond dans un même mouvement ‘ce qui est’ avec ce qui ‘devrait être’, explique en partie pourquoi les individus sont incapables de concevoir des modalités d’organisation plus autonomes, plus démocratiques et concourent, au travers de leur adhésion, à leur propre domination.

Le philosophe allemand Jürgen Habermas, à leur suite, s’efforcera de préciser les formes et les conditions d’exercice de formes de rationalité (rationalité pratique, rationalité d’émancipation), autres que celle, technocratique et instrumentale, dominant dans la société occidentale [Burrell G. (1994) ; Willmott H. (2003)]. La recherche en système d’information [voir Rowe F. (ce numéro)], s’appuiera de manière fructueuse sur les notions habermasiennes ‘d’action communicative’ et de ‘situation idéale de communication’ pour concevoir des situations de construction collective et de projet plus démocratiques dans lesquelles ne prévaut pas la seule rationalité instrumentale.

Avec les travaux américains de l’École de Frankfort, les mécanismes idéologiques et culturels de la société de consommation et l’attrait qu’elle revêt pour les citoyens consommateurs sont mobilisés pour expliquer leur asservissement volontaire et leur maintien en situation de subordination [voir Marion G. (ce numéro)].

Ensemble, les courants marxistes et de l’École de Frankfort ont fortement inspiré la *Labor Process Theory* [Adler P. et al. (2008)]. S’appuyant sur les travaux de Marx, les chercheurs

s'attacheront à mettre en évidence les arrangements concrets au travers desquels les salariés sont contrôlés et le jeu des intérêts (du capital et du travail) organisé. Prenant quelque distance avec le matérialisme et le déterminisme associés, ils soulignent le rôle de la culture et des dimensions idéologiques (auxquels contribuent les courants des cercles de qualité, de la participation et de la responsabilisation en particulier) dans la production du consentement (voir les travaux de David Knights, notamment).

Avec l'introduction de ces dimensions subjectives et l'étude des arrangements concrets au travers desquels les relations de subordination sont perpétuées, la hauteur de vue et la profondeur historique acquises s'accompagnent d'une plus grande précision. Dans cette analyse cependant, les dimensions matérielles et idéologiques sont, le plus souvent, conçues comme étant 'alignées'. Ce sont, chez Habermas, les conditions matérielles et objectives d'organisation de la communication qui 'dictent' la rationalité à l'œuvre dans les collectifs. Ce sont les arrangements matériels de production et les structures sociales qui conditionnent ou orientent l'identité et la subjectivité des acteurs.

Le marxiste italien Gramsci questionne ce 'couplage' entre dimensions matérielles, économiques et idéologiques et le caractère fixiste ou reproductif qu'il donne à l'organisation sociale : l'idéologie n'est pas le simple reflet des structures économiques mais le fait des institutions de la société, à savoir l'État, ses agences et de groupes contestataires. On parle de 'bloc historique' et d'hégémonie dès lors que les groupes sociétaux, les structures économiques et les idéologies s'alignent et stabilisent les relations de production et de sens ; mais cet équilibre peut être remis en cause au travers de chocs exogènes et/ou de contestations internes des éventuelles contradictions apparaissant dans cet 'alignement'.

Avec le courant poststructuraliste, la possibilité d'un désajustement et/ou d'un couplage aléatoire entre dimensions matérielles et idéologiques d'un côté, entre discours et

subjectivités, de l'autre, devient concevable. Le regard se stratifie, acquiert ainsi une dynamique et une fragilité qu'il n'avait pas dans les approches critiques précédentes.

2. 3. Textes, aléas, réseaux.

S'inspirant des travaux de Derrida, certains auteurs s'attachent à lever le voile que constituent le langage et le discours dans notre compréhension de l'organisation. Avec les structuralistes, ils soulignent que le langage, au travers des oppositions qui le constituent, impose un ordre sur le réel, qui nous apparaît alors concevable et contrôlable [Chia R. (1995) ; (1996)]. Ils rejettent toutefois le 'mythe de la structure' et la logique de différence qu'il suppose, pour relever que le langage est animé par une logique de différance, une forme d'auto-référence dans laquelle les termes supposent toujours leurs opposés, logique qui empêche toute saisie particulière de leur sens [Cooper R. et Burrell G. (1988) p. 98]. Dans cette perspective, écrire suppose toujours de déplacer, différer une signification supplémentaire qui toujours contamine et corrompt le terme que l'on a voulu privilégier.

Le langage et le discours sont en cela animés par un mouvement continu, autonome, indéterminé. Et si les discours sur et dans les organisations véhiculent un ordre apparent, il n'est jamais que temporaire, fragile car s'appuyant sur ces mouvements contradictoires [Kilduff M. et Mehra A. (1997)].

Certains ont vu dans cette conception du langage la possibilité d'élaborer une approche postmoderne des organisations [Hassard J. (1993) ; Hatch M.-J. (2000)]. Cette ambition, sans doute par sa radicalité, a rapidement avorté. Les conceptions du langage et de l'autorité développées ont toutefois bénéficié d'un écho important [Calàs M. et Smircich L. (1999)].

En relevant la dimension textuelle de ce qui nous apparaît comme 'réel', le courant postmoderne en souligne le caractère profondément fabriqué, et d'une certaine manière factice, en ce qu'il ne peut y avoir, dans cette lecture, d'expérience qui ne soit médiatisée par

le langage. Au déterminisme des critiques matérialistes donc, les auteurs inspirés par le courant postmoderne opposent une fabrication caractérisée par une indétermination, un mouvement continu, effet du langage lui-même ; thèmes qui trouvent un prolongement fécond en marketing et en théorie des organisations aujourd'hui.

En lieu et place d'un sujet qui serait le reflet d'une idéologie ou d'un discours, le courant postmoderne suggère un sujet fait d'identités multiples, contradictoires, fragiles et ambivalentes ; thème travaillé en particulier par ceux qui s'intéressent aux sous-cultures de consommation et aux pratiques de bricolage et de résistance qui les accompagnent (Kates S. (2002) ; Kozinets R. (2002)]. Cette idée de fabrication, et donc d'artificialité de notre expérience du monde moderne, est également reprise et exploitée dans les travaux sur les 'cathédrales de consommation' que sont les grands centres commerciaux [Ritzer G. (2004)].

Par-delà ces thématiques, c'est la relation du chercheur avec les connaissances qu'il produit et écrit qui est interpellée. Un texte est toujours une tentative d'imposer un ordre sur le monde et une audience, tentative qui empêche le lecteur d'envisager d'autres manières de le lire et de l'expérimenter. Au travers de cette conception du langage et de l'écriture, le courant postmoderne interpelle l'auto(eu)rité du chercheur, et le rapport de domination qu'il tente d'écrire dans ses productions [Alvesson M. et Sköldberg K. (2000)]. L'expérimentation d'autres styles d'écriture, laissant la place à d'autres voix que celle du chercheur, en particulier à ceux et celles qui sont oubliés, marginalisés dans les organisations et au dehors, est encouragée. C'est notamment dans cette perspective qu'il faut entendre l'appel récent de Mats Alvesson [(2008)] à d'autres styles rhétoriques que la seule 'dramaturgie' à laquelle emprunte nombre d'écrits critiques : La critique peut certes relever le 'côté noir' des organisations, mais elle peut conjointement en souligner les aspects plus comédiques (comiques, dramatiques par exemple) ou pratiques. De manière générale donc, le courant

postmoderne questionne l'écriture du chercheur, ses stratégies rhétoriques, ses silences, les effets qu'il souhaite, consciemment ou non, produire [Allard-Poesi F. et Perret V. (2002)].

Si le courant postmoderne a donc trouvé de nombreux prolongements méthodologiques et théoriques (en marketing notamment), on lui a reproché, outre son relativisme radical, son 'oubli' des dimensions corporelles et matérielles de la vie sociale. D'aucuns vont alors trouver dans les approches foucaaldiennes et dans la théorie de l'Acteur-Réseau (dite aussi ANT pour *Actor-Network Theory*) de Callon et Latour un moyen de renouer avec une forme de matérialité, sans pour autant retomber dans le déterminisme des approches marxistes et de l'École de Frankfort [voir Dany F. ; Morales J. et Sponem S. ; Cochoy F. et A. Lachèze (ce numéro)].

Pour Foucault [(1971)] ainsi, la dimension discursive du réel est fondamentale ; mais si le discours est pour partie autonome, il est parfois relié à des pratiques matérielles, d'organisation du temps, de l'espace, des comportements, pratiques et techniques qui soutiennent des dispositifs de 'visibilité' du réel. Et ce sont ces liens, souvent fortuits, entre dimensions discursives et matérielles qui vont permettre à un savoir de se constituer et de se solidifier [Deleuze G. (1986)]

Le langage, ce que l'on dit du réel, a bel et bien une incidence sur notre manière de le lire et la conception que nous avons de nous-mêmes. Mais ces lectures n'acquièrent force et stabilité que dans la mesure où elles s'arriment à des pratiques matérielles de 'visibilité' et constituent par là un dispositif de 'savoir' du réel. L'analyse foucauldienne nous invite ainsi à étudier le réseau complexe de relations que les dispositifs de gestion nouent entre les choses, les hommes et leurs discours, la manière dont ces relations permettent la constitution d'un savoir et stabilisent par là les relations de pouvoir [voir Townley B. (1993)].

Un regard similaire, en plan rapproché cette fois, est développé par la théorie de l'Acteur-Réseau. Callon et Latour s'attachent ainsi à étudier la manière dont des 'problématisations' et

des 'solutions' émergent comme conséquences secondaires de relations entre acteurs et objets non humains au travers de leurs intérêts respectifs [voir Cochoy F. et A. Lachèze (ce numéro)].

Ces approches 'relationnistes' de la réalité sociale ne prennent pas nécessairement toute la largeur ou hauteur de vue à laquelle nous invitaient les premières approches critiques. Le regard acquiert cependant une granularité plus fine et relève ainsi la fragilité et le caractère aléatoire des arrangements que construisent les techniques et discours de management du réel ; une perspective qui ouvre à une vision autrement plus complexe de la subjectivité et du sujet.

Le philosophe tchèque Slavoj Žižek (1989) considère ainsi, avec un certain cynisme, que si idéologie il y a, personne n'a besoin d'y adhérer : ce sont aujourd'hui nos pratiques et les technologies qui les soutiennent qui 'croient pour nous' et maintiennent par là les structures sociales. La philosophe américaine Judith Butler [(1997)] souligne de son côté que si le langage et le discours, en nous interpellant (comme homme, femme, noir, blanc), 'inaugure' notre vie psychique, celle-ci ne se réduit pas à cet appel : elle procède d'une série de renoncements à des objets que le pouvoir nous interdit de nommer et de désirer.

Le courant poststructuraliste, les relectures de Lacan et Freud qu'il suggère, offre ainsi la possibilité d'enrichir nettement les conceptions souvent rustiques du discours, de la subjectivité et de l'action développée par les premières approches critiques. Ce sont d'ailleurs à ces influences qu'empruntent aujourd'hui ceux et celles qui cherchent à comprendre, dans leur fragilité et leurs ambivalences, les phénomènes de contrôle et de résistance aux pratiques managériales.

2. 3. Complexification

Les différentes tendances critiques que nous avons esquissées modifient profondément le regard que les sciences du management portent sur ses objets. À grands traits, ce regard se trouve ainsi successivement marqué par :

- Un élargissement : avec les courants marxistes et l'École de Frankfort, les dispositifs de gestion sont entendus dans le contexte des structures sociales et de production. Une hauteur de vue est ainsi acquise. Avec les approches poststructuralistes et relationnistes ensuite, cet élargissement se traduit par une forme d'aplatissement pour gagner en précision : les pratiques de gestion sont ainsi conçues au sein d'un réseau complexe de relations entre discours, pratiques matérielles, acteurs et actants, au travers desquels des effets (en termes de savoir, de pouvoir) adviennent.

- Une historicité : pour l'ensemble des approches critiques, les pratiques, les outils du management et le sujet qui en est la conséquence, sont des productions historiques, dont la signification ne peut être appréhendée que lorsque ils sont replacés au sein des structures sociales ou des réseaux de relations qui leur ont donné naissance. Alors que cette historicité est conçue en terme déterministe pour les premières approches critiques, le temps inscrivant son évolution propre, elle est avant tout pensée en termes d'aléas, de dispersion et d'émergence dans les approches poststructuralistes et relationnistes.

- Une stratification¹ : l'ensemble des approches critiques considèrent enfin que la réalité sociale comporte des dimensions matérielles, discursives, subjectives. Elles ne conçoivent cependant pas de la même manière leur articulation. Alors que pour les premières approches critiques, les aspects matériels déterminent, *in fine*, les dimensions subjectives, les approches poststructuralistes considèrent que chaque période dessine des relations spécifiques entre ces strates.

¹ La notion de stratification s'entend bien ici par analogie au processus géologique par lequel des matériaux se disposent progressivement en strates, sans nécessairement aboutir à des couches régulières. On parle ainsi de stratification concordante, discordante, entrecroisée, horizontale, inclinée (Petit Robert).

Certains auteurs n'ont pas hésité à voir derrière ces différents mouvements du regard un dessein critique spécifique, distinct de celui animant les approches orthodoxes de la recherche en management.

3. Un dess(e)in critique ?

Pour Alvesson et Deetz [(2000)], le regard critique se caractérise ainsi par un mode d'engagement particulier avec le réel, marqué par une forme de suspicion à l'endroit de ce que l'on pense 'être là'. D'un côté en effet, ce que nous considérons comme 'étant là' est largement constitué par les représentations et les discours que les sciences sociales, et les sciences du management en particulier, véhiculent au travers de leurs vocabulaires, théories et méthodes d'investigation. De l'autre, cet 'étant là' ne doit pas nécessairement s'entendre comme étant un 'toujours mieux' par rapport à ce qui était là, un pas de plus vers le Progrès. Ce sont donc tout autant les objets théoriques et méthodes que le chercheur utilise ou produit, que leurs incidences économiques, politiques, sociales et écologiques qui doivent, au travers du regard critique, être mis en question ; un questionnement qui suppose une forme de réflexivité radicale de la part du chercheur.

3. 1. Esquisse

Dénaturalisation des objets sociaux, anti-performativité et réflexivité seraient ainsi, pour V. Fournier et C. Grey [(2000)] les traits distinctifs de la posture critique.

- Dénaturalisation : s'appropriant l'héritage de l'École de Frankfort, l'ensemble des tenants de l'approche critique s'accorde pour reconnaître le caractère socialement et historiquement construits tant des pratiques, discours et techniques du management que des méthodes de recherche et des connaissances élaborées par les sciences dédiées. Ils considèrent avec suspicion l'ensemble de ces 'évidences' y voyant soit le reflet de structures sociales

inégalitaires, soit encore le produit fortuit d'assemblages entre normes, techniques et discours scientifiques. Les connaissances, théories et méthodologies utilisées dans ce cadre, n'échappent pas à l'œil critique mais sont considérées comme le fait d'une formation sociale particulière qui encadre et limite ce qui est concevable [Alvesson M. et Deetz (2000)]. Alors que la recherche orthodoxe post-positiviste tente de découvrir les lois régissant les systèmes sociaux comme s'il existait un ordre en deçà, et que la recherche interprétative vise à rendre compte de la manière dont les acteurs expérimentent et se représentent le réel, la recherche critique considère que ces 'ordres' sont en grande partie le fait des sciences sociales elles-mêmes² ; autrement dit, qu'elles contribuent à masquer ou occulter les phénomènes de domination, de conflits et de luttes à l'œuvre pour l'École marxiste et l'École de Frankfort, le caractère fragmenté, indéterminé et aléatoire de la construction sociale du réel pour les approches poststructuralistes et relationnistes.

L'enjeu, dès lors, est de circonscrire les conditions historiques, politiques, discursives ou encore idéologiques qui nous donnent à voir ces 'évidences', pour en démonter les rouages. Gilles Marion [(ce numéro)], dans cette perspective, conçoit le marketing non comme une simple pratique d'étude et de satisfaction des besoins des consommateurs ou des organisations, mais comme une 'performation', c'est-à-dire un ensemble de pratiques qui, au travers de techniques et des connaissances élaborées, contribuent pleinement à façonner les échanges marchands. De manière analogue, Huault et Perret [(ce numéro)], suivant là Knights et Morgan [(1991)], proposent de concevoir le management stratégique comme une discipline, autrement dit un ensemble de pratiques qui définissent tant les problèmes stratégiques de

² Dans un ouvrage précurseur, Aktouf [(1989)] montrait comment les managers se sont emparés des théories élaborées et les ont détournées pour légitimer leurs pratiques quotidiennes). Le 13^{ème} principe de Fayol selon lequel « L'initiative de tous, venant s'ajouter à celle du chef et, au besoin, la suppléer, est une grande force pour les entreprises. [...] Il faut que le chef sache faire quelques sacrifices d'amour propre pour donner des satisfactions de cette nature à ses subordonnés » a ainsi été occulté dès les premières mentions de l'œuvre de Fayol dans la première moitié du 20^{ème} siècle.

l'organisation, que les paramètres des solutions censées les résoudre. Le discours est ainsi un savoir qui fait advenir tout à la fois le problème, la solution et celui ou celle qui parle.

Dénaturaliser ces objets supposent ainsi d'en révéler les mécanismes de fonctionnement, les phénomènes d'illusion sur lesquels ils s'appuient [voir Cochoy F. et A. Lachèze (ce numéro)], d'en montrer, au travers d'une analyse généalogique par exemple, le caractère contingent, historique.

Pour certains, cette activité de dénaturalisation de la recherche n'est pas le propre de la recherche dite critique [voir Rowe F. (ce numéro) ; Alvesson M. (2008)]. Les travaux s'inscrivant dans une approche interprétatives ont également pour projet l'étude des constructions sociales des acteurs et de mettre en lumière leurs dimensions symboliques, culturelles et éventuellement historiques. À la différence des chercheurs interprétatifs cependant, les chercheurs revendiquant une approche critique 'dénaturent' l'activité scientifique elle-même, considérant qu'elle constitue, comme tout autre activité humaine, une construction sociale [Allard-Poesi F. (2005) ; Allard-Poesi F. et Perret V. (2002)]. De manière plus décisive, peut-être, ils soulignent que ces activités et leurs résultats tendent à reproduire et légitimer les relations de pouvoir en place. La dénaturalisation dont il est question suppose ainsi d'interroger l'apparente neutralité des connaissances produites et leurs effets.

- Non (ou anti) performativité : Fournier et Grey [(2000, p. 17)] considèrent que les connaissances produites par les sciences du management ont, pour la plupart, une 'intention performative'. Empruntant à Lyotard [(1978)], ils définissent cette intention comme celle de « développer et chercher une connaissance qui contribue à un résultat maximal pour des moyens minimaux », « inscrivant [donc] la connaissance dans un calcul moyen-fin ». Le projet critique dénonce cette conception de la connaissance qui tout à la fois la rabat à sa valeur d'input et la dépossède de la question des finalités poursuivies. L'anti-performativité consiste donc, *stricto sensu*, à se défaire de cette vision instrumentale de la connaissance [voir

Adler P. et *al.* (2008)]. Un peu hâtivement toutefois, la notion de performativité a été assimilée à une ‘managérialisation’. La performativité que dénoncent Fournier et Grey [(2000)] vise en effet à « améliorer l’efficacité managériale ou à construire un meilleur modèle ou une meilleure compréhension de celle-ci », en occultant donc les effets sociaux, écologiques, économiques des connaissances et des pratiques par là légitimées. On notera que les finalités managériales dont il est question ne sont pas précisées, et que, là encore un peu rapidement sans doute, Fournier et Grey assimilent ces finalités managériales à une simple performance économique (lorsqu’ils évoquent les notions d’efficience, d’efficacité et de profitabilité). Ces ambiguïtés quant à ce qui est entendu par ‘anti / non performativité’ cachent, on le verra, des divergences politiques profondes au sein du ‘projet critique’. Cette dimension politique des connaissances élaborées a toutefois le mérite d’attirer l’attention sur la responsabilité du chercheur, responsabilité qui rend le travail réflexif indispensable.

- Réflexivité : la réflexivité, on l’a vu, a toujours été une caractéristique des sciences du management. Alvesson [(2008) p. 18)] souligne d’ailleurs qu’il n’est pas évident de préciser en quoi les critiques se distingueraient ici des chercheurs orthodoxes. Johnson et Duberley [(2003)] soulignent cependant que cette réflexivité se limite souvent à un périmètre méthodologique. La réflexivité que développent et revendiquent les chercheurs critiques, se veut, en contrepoint, ‘radicale’. Il s’agit ainsi de a/ prendre en compte l’origine des concepts et théories mobilisés, d’appréhender leurs effets sur les interprétations produites pour éventuellement se défaire de leurs influences et en susciter ainsi de nouvelles ; b/ circonscrire les effets des connaissances produites et les pratiques véhiculées sur l’ordre en vigueur, les intérêts servis, ceux qui sont oubliés, et, plus largement, leurs conséquences sociales, écologiques, économiques et subjectives ; c/ réfléchir à ses rôles et positions en tant que chercheur dans le processus de production des connaissances et ‘d’écriture’ de l’ordre social.

Il ne s'agit pas seulement de 'rendre explicite l'implicite'. En se contentant d'une réflexivité 'épistémique', qui se réduit bien souvent à dire son 'lieu de formation', le chercheur peut donner l'illusion qu'il contrôle le processus de production des connaissances. Une telle réflexivité est en outre susceptible de l'enfermer dans un nombrilisme ou un cynisme de peu d'intérêt [Alvesson M. (2008)]. Or le chercheur n'est sans doute pas plus à même que le praticien de prendre en compte les effets de ses *a priori* sur ses productions, pas plus qu'il ne peut revendiquer quelque droit ou compétence particulière pour concevoir le bien.

La réflexivité suppose certes d'interroger les effets potentiels des 'déterminations' précédemment évoquées, mais il convient de procéder à un tel questionnement au travers de l'expérience du monde empirique et d'un dialogue avec les autres membres de la société ; car seule une telle confrontation peut permettre de circonscrire les effets (positifs et négatifs) des connaissances produites et de progresser sur la question de leurs finalités [Spicer A. et *al.* (2009) ; Huault I. et Perret V. (ce numéro)]

Ces trois dimensions supposées caractéristiques de la posture critique mettent en lumière la question de l'engagement du chercheur : engagement politique, interprétatif et pratique d'avec les objets étudiés, engagement dans la société. C'est d'ailleurs sur cette question que les lignes de fracture entre les approches critiques ont été les plus fortes.

3. 2. Lignes de fracture

L'engagement du chercheur a précocement fait l'objet de débats au sein de la communauté critique, opposant les tenants d'une critique 'distanciée' d'un côté, aux partisans d'un engagement local auprès ou avec les membres des organisations étudiées de l'autre. C'est toute la question des possibilités même de transformation de l'ordre social et d'émancipation des membres de la société, qui est ici en jeu. Dans la lignée des travaux d'Adorno et d'Horkheimer, les défenseurs d'une critique distanciée considèrent que les sciences sociales

participent de la reproduction et de la légitimation de l'ordre en vigueur dans la société. La recherche empirique tend ainsi à naturaliser les objets étudiés, les croyances et les objectifs des managers. Le détachement d'avec l'empirie, dans cette perspective, l'emprunt de concepts et théories philosophiques ou politiques, permettent là de questionner ces objets et objectifs, de les rendre 'étrangers', d'en souligner les contradictions, et, ainsi de prendre conscience des conditions idéologiques et sociales nécessaires à la transformation de la société.

Cette posture 'distanciée' a suscité de nombreuses critiques au nombre desquelles le risque d'intellectualisme et de négativisme [Alvesson M. (2008) ; Alvesson M. et Willmott H. (1992) ; Spicer A. et *al.* (2009)]. De manière plus décisive, on peut considérer que cette posture, qui suppose d'abord la transformation des structures sociales et de production en vigueur, enferme le chercheur critique dans une forme de passivité qui, dans l'attente du grand soir, contribue à perpétuer l'ordre en vigueur. C'est en particulier sur ce point que les poststructuralistes se font incisifs. On peut en effet relever, avec Foucault, que cette posture distanciée occulte les liens fondamentaux entre savoir et pouvoir. Elle reconnaît certes que la recherche orthodoxe en management contribue à la reproduction des structures de pouvoir et la domination d'une 'élite' managériale ; mais elle manque de considérer ces liens pour la recherche critique elle-même. L'engagement 'distancié' revendiqué place en effet le chercheur critique en surplomb du commun des mortels, niant par là la capacité critique des acteurs eux-mêmes [Cochoy F. et A. Lachèze (ce numéro)], et travaillant principalement, au travers de ses écrits, à préserver ou renforcer sa position sociale.

Au plan épistémologique ensuite, les tenants d'une approche poststructuraliste pointent l'idéal moderniste auquel les critiques inspirées par le courant marxiste ou l'École de Frankfort s'accrochent. Pour les postmodernes en effet, ces approches ne renoncent ni aux postulats réalistes, ni à la croyance en une possibilité de progrès de l'humanité (un 'Grand Récit', dirait Lyotard [(1978)]). Se faisant, ils ne considèrent pas pleinement l'indétermination

fondamentale du langage et l'impossibilité corrélatrice d'un consensus universel (quant aux objectifs à atteindre, quant aux actions à entreprendre) ; une omission derrière laquelle d'aucuns voient le danger de substituer un ordre hégémonique à un autre, tout aussi inégalitaire [voir Allard-Poesi F. et Perret V. (2002)].

En lieu et place de cette critique distanciée donc, les critiques postmodernes suggèrent de déconstruire les textes produits (par les organisations et les chercheurs eux-mêmes), d'expérimenter de nouveaux styles d'écriture (accueillant d'autres voix que celle du chercheur), bref, d'adopter une posture 'ludique' ; posture qui reconnaît pleinement le caractère profondément précaire, indéterminé et incontrôlable du langage et du monde dans lequel nous vivons. D'aucuns souligneront le manque de force politique d'une telle proposition, qui ne nous donne « aucune raison d'agir et de connaître » [Allard-Poesi F. et Perret V. (2002)] et ne nous enjoint qu'à produire de 'petits récits', locaux et temporaires, peu susceptibles de lutter contre les rapports de domination et l'essentialisme qui les soutient. Sans embrasser l'ensemble des postulats des postmodernes, cette posture d'engagement 'modeste' sera défendue par nombre d'auteurs revendiquant une approche critique : en système d'information [voir Rowe F. (ce numéro)], en management [voir Huault I. et Perret V. (ce numéro)], notamment.

Les tenants des approches marxistes et de l'École de Frankfort, de leur côté, souligneront que cette posture d'engagement local ne prend pas en compte les structures sociales plus larges et leurs incidences sur la possibilité du dialogue nécessaire à l'élaboration de ces petits récits ; une limite que les défenseurs de l'approche 'locale', forts de l'expérience, eux-mêmes reconnaîtront [voir Huault I. et Perret V. (ce numéro)]. Ces derniers adoucissent dès lors les reproches qu'ils formulaient à l'encontre des tenants d'une critique 'distancée'. Ils reconnaissent que la réflexion sur l'incidence des structures sociales, d'une part, et les

finalités de l'engagement du chercheur, d'autre part, sont indispensables à une démarche de recherche pleinement consciente de ses enjeux politiques et éthiques [Alvesson M. (2008)].

Il apparaît ainsi, les contributions de ce numéro en témoignent largement, que les lignes de fracture ayant initialement animé la communauté critique, aient donné naissance, au travers de ces débats, à quelques points de convergence.

3. 3. Points de convergence

Les défenseurs des approches critiques en management plaident aujourd'hui en faveur d'un 'engagement critique' [voir Alvesson M. et Deetz S. (2000) ; Spicer A. et *al.* (2009)]. Cet engagement renvoie à l'étude et la transformation des actions concrètes, des techniques, des vocabulaires et discours des acteurs dans leur contexte, en prenant en compte leurs problématiques et enjeux spécifiques. Cette position reconnaît la capacité critique des acteurs eux-mêmes et les contraintes qui pèsent sur eux. L'engagement critique vise dès lors à une 'micro-émancipation', c'est-à-dire la modification de la situation vécue par les acteurs afin que ces derniers disposent, pour reprendre l'expression de Greenwood et Levin [(1998)], d'une plus grande maîtrise sur celle-ci. Dans cette perspective, le rôle du chercheur n'est pas tant de concevoir la transformation à opérer, mais d'aider les individus à prendre quelque distance avec cette situation, en interrogeant ses effets positifs et négatifs, les critères qu'il convient d'utiliser pour l'apprécier, et en envisageant avec eux les moyens de la transformer et ainsi repousser les frontières de ce qu'ils vivent [voir Spicer A. et *al.* (2009) ; Huault I. et Perret V. (ce numéro)].

Cet engagement critique, à la différence des recherche-action 'participatives', ne suppose pas d'adopter d'emblée les définitions de la situation et des problèmes proposées par les acteurs, mais de s'engager avec eux dans une problématisation de la situation. Un tel engagement est de fait 'critique' en ce qu'il implique de dénaturer les 'évidences' que les individus sont

susceptibles de vivre : Quelles sont les finalités des actions mises en œuvre ? Des transformations visées ? Quels critères retenir pour apprécier la situation ? Pourquoi ?

L'engagement critique ne peut de fait sérieusement être envisagé sans une réflexion éthique, d'un côté, et sans une prise en compte des dispositifs et discours sociétaux qui en conditionnent la possibilité, de l'autre. Quelles sont les conditions nécessaires à l'exercice d'un tel dialogue entre chercheurs et acteurs de terrain ? Un tel dialogue est-il possible dans l'organisation ? Dans quelles conditions ? Peut-on réellement envisager une discussion sur les finalités de l'action alors que certaines d'entre elles sont inscrites dans des dispositifs d'évaluation relativement standardisés (ie. modèle d'appréciation de la valeur créée, par exemple) qui 's'imposent' aux organisations (ou dont la légitimité dépend) ? Un tel dialogue, est-il possible, alors que le chercheur, qui maîtrise les méthodes et la langue vernaculaire, apparaît nécessairement comme un expert qui sait ou saura quelles actions entreprendre ?

Conscients des difficultés 'pratiques' posées par un tel engagement, Spicer et *al.* [(2009)] prônent l'étude d'hétérotopies, c'est-à-dire de lieux en marge des structures sociales et de marché, en vue d'envisager, par contraste, des modalités de fonctionnement plus 'démocratiques' et les conditions susceptibles de favoriser un tel dialogue [voir Le Theule M.-A. (à paraître)].

Le regard critique ici prôné interroge la position et le rôle du chercheur en management dans la société. Car si l'engagement local aux côtés des acteurs apparaît bien nécessaire pour éviter qu'il ne s'enferme dans une confortable tour d'ivoire, c'est bien sa position, son langage et son action qui sont là en jeu.

Dès lors que les conditions et les possibilités d'un engagement local sont en partie définies par des lois, des règlements, des normes économiques ou sociétales, des conventions, le chercheur ne doit-il pas, en effet, travailler à leur transformation? En regard de leurs collègues économistes ou sociologues, les chercheurs en management s'expriment peu dans les médias

ou instances de décision politique, et ce alors même que les conditions précédemment évoquées sont bien souvent véhiculées par des méthodes et des outils de management : des modalités de contrôle, des dispositifs d'évaluation, des règles contractuelles, par exemple. Le seul engagement au niveau local apparaît dès lors par trop limité. C'est notamment ce que mettent en lumière ceux et celles qui ont cherché à modifier le contenu et leurs méthodes d'enseignement en vue de promouvoir la réflexion critique de leurs étudiants [voir Huault I. et Perret V. (ce numéro)]. C'est également ce qu'illustrent les évaluations des activités de recherche par les instances nationale (AERES). Dans les deux cas, les transformations locales souhaitées ne peuvent prendre place sans action institutionnelle.

Ces questions relatives aux possibilités de transformation et d'émancipation 'locale' supposent non seulement de réfléchir en termes éthiques et méthodologiques quant à leurs modalités et lieux, mais également d'avancer vers des théories du social susceptibles d'accueillir un tel engagement. Sans doute faut-il ici renoncer tant à une conception 'structurelle' de la réalité sociale qu'aux lectures purement individuelles de l'action, en ce qu'aucune de ces approches ne permettent de comprendre et d'agir sur ces 'systèmes de gouvernement' qui encadrent les possibilités d'action et forment les sujets que nous sommes. Le dialogue ici encouragé entre disciplines de gestion et champs connexes est susceptible de nous aider à mieux comprendre les assemblages entre outils, techniques et discours de gestion et leurs effets sur nos 'vies' (en tant que 'consommateurs', 'travailleurs', 'usagers', 'citoyens') : leurs rythmes, les découpages spatio-temporels, discursifs et matériels qu'ils opèrent, ce qu'ils nous permettent de dire et de voir, ce qu'ils occultent.

Sans doute faut-il également ici prendre quelque distance d'avec les théories et/ou analyses purement discursives, en ce qu'elles tendent à surestimer le pouvoir performatif du discours et négligent les incidences matérielles et corporelles des techniques et dispositifs de gestion.

Peut-être s'agit-il de renoncer à toute 'force ontologique', qu'elle soit matérielle ou discursive ; pour lui préférer, plus modestement, une ontologie d'effet dans laquelle la construction du réel et de ce que nous sommes s'opère au travers d'une mise en relations entre lieux, outils, techniques, discours au travers de nos pratiques ; une ontologie dans laquelle aucun élément ne peut d'emblée être considéré comme 'déterminant'.

La posture critique qui est ici revendiquée s'apparente ainsi à une forme d'interrogation systématique quant à ce que nous sommes, ce que nous faisons au travers des pratiques de management et de recherche, une 'problématisation' donc, du management. Les différents articles qui composent ce numéro expriment bien un tel engagement : problématisation des finalités de la recherche avec Françoise Dany et Frantz Rowe ; des modalités d'engagement avec le réel avec Isabelle Huault et Véronique Perret, Jérémy Morales et Samuel Sponem; du rôle des dispositifs d'évaluation dans cet engagement, avec Gilles Marion ; des objets que nous construisons et étudions avec Franck Cochoy et Aurélie Lachèze.

Ces problématizations et la réflexivité qui les accompagne n'ôtent pas toute capacité affirmative. Mais il s'agira sans doute plus de « petits récits » que les « grands récits » du Progrès auxquels nous ont habitués les recherches orthodoxes en management et leurs critiques radicaux. Les agendas de recherche sur lesquels ouvrent les différentes contributions de ce numéro le laissent penser.

Références bibliographiques

Adler, P., Forbes, L. et Willmott, H. [2008], « Critical management studies », in Walsh, J., Brief, A. (Eds.), *Academy of management annals 1.*, Lawrence Erlbaum, p. 119-180.

Aktouf, O. [1989], *Le management entre tradition et renouvellement*, G. Morin éditeur, Boucherville.

- Allard-Poesi, F. [2005], « The paradox of sensemaking in organizational analysis », *Organization*, vol.12, n°2, p. 169-196
- Allard-Poesi, F. et Perret, V. [2002], « Peut-on faire comme si le postmodernisme n'existait pas ? », in Mourgues, N. et al. (Dir.), *Questions de méthodes en sciences de gestion*, EMS, Caen, p. 259-295.
- Alvesson, M. [1995], «The meaning and meaninglessness of postmodernism: some ironic remarks », *Organization Studies*, vol.16, n°6,p. 1047-1075.
- Alvesson, M. [2008], « The future of critical management research » in Barry (Ed.) *The Sage Handbook of New Approaches to Organization Studies*, Sage, London, p. 11-30.
- Alvesson, M. et Deetz, S. [1996], « Critical theory and postmodernism approaches to organizational studies », in Clegg, Hardy and Nord (Eds.), *Handbook of organizational studies*, Sage Publications, London, p. 191-217.
- Alvesson, M. et Sköldbberg, K. [2000], *Reflexive methodology, New vistas for qualitative research*, London, Sage.
- Alvesson, M. et Deetz, S. [2000], *Doing critical management research*, Sage, London.
- Alvesson, M. et Willmott, H. [1992], « On the idea of emancipation in management and organization studies », *Academy of Management Review*, vol. 17, n°3, p. 432-464.
- Brunsson, N. et Sahlin-Andersson, K. [2000], « Constructing organizations: The example of public sector reform », *Organization Studies*, vol. 21, n°4, p. 721-746.
- Butler J. [1997], *The psychic life of power. Theories in subjection*, Stanford, Stanford University Press ; Trad. française : 2002, *La vie psychique du pouvoir, L'assujettissement en théories*, Paris, Éditions Léo Scheer.
- Burrell G. [1988], « Modernism, postmodernism and organizational analysis 2: The contribution of Michel Foucault », *Organization Studies*, vol. 9, n°2, p. 221-235.

Burrell, G. [1994], « Modernism, postmodernism and organizational analysis 4: The contribution of Jürgen Habermas », *Organization Studies*, vol.15, n°1, p.1-19.

Calàs, M. B. et Smircich L. [1999], « Past postmodernism? Reflections and tentative directions », *Academy of Management Review*, vol. 24, n°4, p. 648-671.

Chia, R. [1996], *Organizational analysis as deconstructive practice*, New York, Walter de Gruyter.

Chia, R. [1995], « From modern to postmodern organizational analysis », *Organization Studies*, vol. 16, n°4, p. 579-604.

Cooper R. [1989], « Modernism, postmodernism and organizational analysis 3: The contribution of Jacques Derrida », *Organization Studies*, vol. 10, n°4, p. 479-402.

Cooper R. et G. Burrell [1988], « Modernism, postmodernism and organizational analysis: An introduction », *Organization Studies*, vol. 9, n°1, p. 91-112.

Deleuze, G. [1986], *Foucault*, Les Éditions de Minuit, Paris.

Deleuze, G. [1990], « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'autre Journal*, n°1, Mai.

Foucault, M. [1971], *L'ordre du discours*, Gallimard, col. Nrf, Paris.

Foucault, M. [1975], *Surveiller et punir*, col. Tel, Gallimard, Paris.

Fournier, V. et Grey, C. [2000], « At the critical moment: Conditions and prospects for critical management studies », *Human Relations*, Vol. 53, n°1, p. 5-32.

Greenwood, D. et Levin, M. [1998], *Introduction to action research, Social research for social change*, London, Sage

Hancock, P. et Tyler, P. [à paraître], *The management of everyday life*, Palgrave, London.

Hassard, J. [1993], « Postmodernism and organizational analysis: an overview », in J. Hassard et M. Parker (eds.), *Postmodernism and organization*, Sage, London, p. 1-23.

Hatch M.-J., (2000), *Théorie des organisations : de l'intérêt de perspectives multiples*, De Bœck Université, Bruxelles.

Hopwood, A. G. [1987], « The archeology of accounting systems », *Accounting, Organizations and Society*, vol. 12, n°3, p. 207-234.

Horkheimer, M. et Adorno, T. W. [1972], *Dialectic of Enlightenment*, Continuum, New York.

Johnson, P. et Duberley, J. [2003], « Reflexivity in management research », *Journal of Management Studies*, Vol. 40, n°5, p. 1279-1303.

Kates, S. [2002], « The Protean quality of subcultural consumption : An ethnographic account of gay consumers », *Journal of Consumer Research*, vol. 29, p. 383-199

Kilduff, M. et Mehra, A. [1997], « Postmodernism and organizational research », *Academy of Management Review*, vol. 22, n°2, p. 453-481.

Knights D. et Morgan G., [1991], « Corporate strategy, organizations and subjectivity : A critique », *Organization Studies*, Vol. 12, n°2, p. 251-273.

Knights D. et Morgan G., [1995], « Strategy under the microscope: Strategic management and IT in financial services », *Journal of Management Studies*, Vol. 32, n°2, p. 191-214.

Kozinets, R. V. [2002], « Can consumers escape the market? Emancipatory illuminations from Burning Man », *Journal of Consumer Research*, vol. 29, p. 20-38

Le Theule, M.-A. [à paraître], *Comptabilité et contrôle dans des organisations créatives : une gestion des possibles*, Vuibert, Paris.

Lyotard, J.-F. [1978], *La condition postmoderne*, Les Éditions de Minuit, Paris.

Quattrone, P. et Hopper, T. [2005], « A ‘time-space odyssey’: management control systems in two multinational organisations », *Accounting, Organizations and Society*, vol. 30, p. 735-764.

Ritzer, G. [2004], *Tous rationalisés ! La Mc Donaldisation de la Société*, Alban, Paris.

Rose, N. [1999], *Governing the soul. The shaping of the private self*, 2nd ed. Free association Press, London:

Shrivastava P. [1986], « Is strategic management ideological? », *Journal of Management*,

Vol. 12, n°3, p. 363-377.

Spicer, A., Alvesson M. et Kärreman, D. [2009], « Critical performativity: The unfinished business of critical management studies », *Human Relations*, vol. 62, n°4, p. 537-560.

Starkey, K. [2005], «Un étranger dans une contrée étrange: l'accueil réservé à Michel Foucault dans la théorie des organisations anglo-américaine », in A. Hatchuel, E. Pezet, K. Starkey et O. Lenay (dir), *Gouvernement, organisation et gestion : l'héritage de Michel Foucault*, les Presses de l'Université Laval, Québec, p. 31-50.

Townley, B. [1993], « Foucault, power/knowledge, and its relevance for Human Resource Management » , *Academy of Management Review* vol. 18, n°3, p. 528-545.

Willmott, H. [2003], « Organization theory as a critical science? New organizational forms and new forms of analysis », in H. Tsoukas et C. Knudsen (Eds.), *The Oxford handbook of organization theory*, Oxford University Press, Oxford, p. 88-112.

Žižek, S. [1989], *The sublime object of ideology*, Verso, London.